

Localisation et processus d'allègement praxémique

Abdou Elimam



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3484>

DOI : [10.4000/praxematique.3484](https://doi.org/10.4000/praxematique.3484)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 1987

Pagination : 91-116

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Abdou Elimam, « Localisation et processus d'allègement praxémique », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 9 | 1987, document 5, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3484> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3484>

A. ELIMAM

U.A. 1164 - Rouen

LOCALISATION ET PROCESSUS D'ALLEGEMENT PRAXEMIQUE

Ce travail est le reflet d'une élaboration théorique en gestation où le concept de LOCALISATION occupe une place non négligeable. Bien que non achevées, les quelques formulations méthodologiques et conceptuelles que nous proposerons auront une visée globalisante.

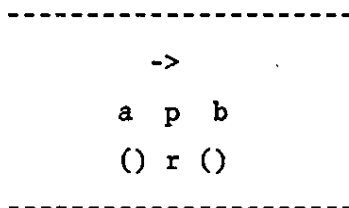
Notre réflexion se situe à la croisée de travaux à la fois relativement anciens (Ch. Bally, E. Benvéniste, G. Guillaume et L. Hjelmslev pour ne citer que ceux-là) et plus contemporains (Adamczewski, Culioli et Lafont, pour l'essentiel) (1). L'approche pour laquelle nous optons pourra se situer dans le cadre large de l'ENONCIATION. Ce choix méthodologique nous semble plus heuristique dans une perspective à la fois interlingue et unifiante.

La localisation chez Culioli

Les travaux de A. Culioli étant peu ou difficilement accessibles (2), nous tenterons, à grands traits, de rappeler quelques fondements de son modèle théorique. Toutefois, et pour des raisons à la fois de place et de fidélité, nous nous limiterons à l'exposé de prémisses méthodologiques de ce qu'il appelle les relations primitives.

Par l'intermédiaire de l'énonciateur, nous avons une "relation construite entre un énoncé et un événement". Ce qui revient à construire "la référenciation au moyen de mise en

relation entre des termes". Une telle élaboration correspond à la Relation primitive schématisée comme suit :



- Le sens de la flèche indique l'orientation des termes (une "source" et un "but") qui n'est pas forcément celle de l'ordre linéaire ou structural.

- "r" symbolise l'opérateur de relation prédicative.

"Cette relation primitive est la relation que tout le monde pose de façon plus ou moins implicite. Il ne peut y avoir de production ni de reconnaissance, au sens de construction de la signification, sans qu'elle soit posée." (p. 36).

A ce stade, les termes de la relation renvoient "nécessairement à des notions". C'est ainsi qu'il sera possible "de construire des catégories à partir d'un certain nombre de termes considérés comme primitifs". Une catégorie est "le produit d'une opération de prédication comme la quantification, la voix, le nombre, la modalisation, etc ... (P. 26).

Parmi les RELATIONS PRIMITIVES on trouve :

- * des relations spatiales
- * des relations concernant l'agentivité
- * une relation de repérage ("soit relation d'identification, soit de différence ou de localisation au sens large - la relation d'appartenance n'existe pas dans les langues en tant que telle ; c'est en fait une relation de localisation telle qu'entre le localisateur et le localisé il y a une propriété commune").

Bien que nous aurons l'occasion d'évoquer Culioli de nouveau, complétons cette introduction en précisant, selon notre propre formulation, qu'instancier des notions (sens puissantiel) revient à opérer, sur un plan abstrait, une découpe du réel en

"présupposé" et en "posé". Que l'on localise (X) dans un point (Y) ou que l'on localise (X) par rapport à (Y), dans les deux cas (Y) est connu ou tout au moins présupposé. En effet, l'instanciation d'une notion ne peut se faire que par rapport à de l'instancié explicite (c.à.d. en discours), ou à de l'instancié implicite (c.à.d. situationnel, voire culturel).

1 . LE CONCEPT DE LOCALISATION

1.1. Langue et localisation

Sur un plan logique, nous pourrions dire que localiser revient à :

repérer (X) par rapport à (Y).
où
(X) = objet linguistique (ou "objet-sens") \pm référentiel
et
(Y) = représentation langagière d'un espace-sens.

Or le repérage, en langue, ne peut être que l'évocation symbolique d'un RAPPORT : celui qui relie un "espace-sens" en saisie programmatique, d'une part ; et un "objet-sens" à construire, à instancier, de l'autre. Notons que rapport signifie, ici, un lieu symbolique synthétisant une connexion entre deux termes. Si (Y) est l'espace-sens, on dira que (X) a été repéré par rapport à lui dans la mesure où il tire sa valeur sémantico-situationnelle de l'espace-sens (Y). Cette dernière opération n'est possible que parce que (X) et (Y) ont été "connectés" (ou rapprochés, ou mis en concurrence, ou prédiqués) d'une certaine manière c.à.d. avec une certaine visée énonciative. Ceci est d'autant plus important à rappeler qu'on ne peut "reconstruire" (voire "simuler" pour reprendre l'expression de Culioli) les mécanismes linguistiques qu'à partir du discours produit, d'un déjà-là, résultat d'un travail langagier.

Formulé dans les termes de la linguistique praxématique, nous dirions de ce mécanisme qu'il recouvre un emboîtement praxémique - réalisé en programme phrastique - ayant pour cadre un déjà-là discursif. Par conséquent, les statuts de (X) et de (Y) ne sont pas de même nature. (Y), pour pouvoir être un repère, se doit d'être ou présupposé ou discursivement anaphorique, en tout cas déterminé. De plus il devient un cadre (ou lieu) de recharge sémique pour l'objet-sens à construire. L'objet-sens tire donc ses valeurs sémantico-discursives (qui, notons-le, risquent de s'opposer aux traits lexicaux attribués comme "inhérents" par le "dictionnaire") du programme praxémique qui lui sert de lieu d'élaboration sémique. L'opération de localisation n'intervient, par conséquent, que dans la dynamique de cohésion discursive du processus de construction du sens.

Résumons de manière relativement formelle :

LOC.	---	Repérer (X) par rapport à (Y) ou [(X) Rprt (Y)]
(X)	---	Objet-sens en déficit d'instanciation sémique
(Y)	---	Espace-sens en saisie programmatique, préconstruit
Repérer (X)	---	Instanciation de (X) dans un lieu de validation
(X) Rprt (Y)	---	(Y) = espace-sens, lieu de validation de (X)

1.2. Deixis et temps opératif

L'opération de localisation présuppose donc un lieu de validation "sémio-discursive", en d'autres termes un lieu de réglage praxémique. (Par "sémio-discursivité" (c.f. A. Elimam 1981), nous entendons l'opération d'actualisation qui intervient sur du lexique plus ou moins saturé pour ne retenir que des traits attestables en discours. C'est un mécanisme énonciatif relevant exclusivement de la cohésion discursive). Or, le lieu de validation présuppose une élaboration topothétique produite discursivement (fût-ce sous forme de condition de production du

discours, voire sous forme de situation d'énonciation). Cependant, ainsi que nous tenterons de l'illustrer, l'élaboration topothétique se dédouble en topothèse primitive (déixis) et topothèse seconde (cf. concept de temps opératif, infra). Toute construction d'un espace-sens est une saisie, une appréhension, de l'espace physique où le sujet et le temps de l'énonciation prennent ancrage (3). En cela, nous rejoignons le point de vue de Culioli pour qui la topothèse est constitutive des paramètres énonciatifs mis au jour par E. Benvéniste (4). Le repérage spatial, dans sa genèse, reflète cette relation spéculaire du sujet au monde extérieur. L'Autre est un lieu où le JE se construit/réalise dans une relativité déterminée par un réseau de critères recouvrant, pour l'essentiel, trois plans :

a) Une conquête de l'espace : [± distance]

Le rapport du couple [sujet de l'énonciation + temps de l'énonciation] à l'espace physique dénoté peut être un simple rapport de proximité ou d'éloignement. Si Po est le Point-Origine et Pc est le Point-Cible, le rapport établi est donc : (± distance (Po, Pc)). Nous aurons l'occasion de voir que Pc peut représenter non pas une "portion" de l'espace physique, mais un espace-temps, voire un "espace discursif" (cf. "Je n'en reviens pas").

b)

- Une relation intersubjective culturelle : [± reconnaissance]. L'interprétation du rapport locatif, établi par l'énonciateur, est tributaire de la grande appropriation du référentiel par le co-énonciateur.

- Une relation intersubjective d'empathie : [± identification]. La reconnaissance se prolonge d'empathie pour reconstruire ce que l'on pourrait schématiquement appeler les "intentions énonciatives" de l'énonciateur.

c)

- Une cohésion discursive : [± mémoire prospective], [± mémoire rétrospective]. Le référentiel peut n'être que

projection-anticipation (faisant appel à l'expérience socio-culturelle des locuteurs), voire rétrospection (faisant appel à la mémoire de l'acquis discursif ou situationnel).

Le seul plan pouvant permettre une référence à l'ici-et-maintenant spatial est celui de la (\pm Distance (Po, Pc)), celui de la toponymie primitive. Cependant le rapport entre le Point d'Origine et le Point Cible peut être métaphorique lorsqu'il n'a pas de référent actuel. Tous les autres plans réfèrent au processus discursif d'élaboration/construction du sens, exclusivement. Ici, le repérage de (X) s'opère par rapport à un axe énonciatif, celui-là même qui structure le temps opératif. Les valeurs qu'un tel axe peut prendre sont dérivées des plans b) et c).

En somme l'opération de localisation recouvre un processus complexe (pouvant produire des effets de sens aussi divers que différents) qui, bien que prenant ancrage dans le rapport à l'ici-et-maintenant, s'allège du fardeau référentiel pour exhiber des points d'ancrage d'une nature autre, en l'occurrence métalinguistique. C'est ce processus d'allègement sémique (dont le principe a été théorisé, pour la première fois, de manière admirable par G. Guillaume (6)) que nous allons tenter d'illustrer.

2 - TOPOTHESE PRIMITIVE

2.1. - Le dédoublement de la localisation primitive

Notons, d'emblée, que l'opération de localisation primitive se présente en ambiguïté. Elle désigne, tour à tour :

- a) un "espace-sens"
- b) la désignation de ce même "espace-sens"

C'est de cette ambiguïté que provient le risque de confusion entre la désignation du lieu (de validation), d'une part ; et la désignation du rapport (du sujet) à ce même lieu, d'autre part. Rappelons que l'opération de localisation étant un rapport, elle implique un rapprochement entre une entité "thème" et une autre entité "Propos" (cf. Ch. Bally (6)). Ainsi, l'évocation du lieu

renvoie à un déjà-là acquis programmatiquement (fût-ce sous forme de la présupposition). Localiser signifie, par conséquent, établir un rapport entre un lieu élaboré discursivement et un "objet-sens" à construire à partir de ce même cadre de validation sémique. Ce dernier fournit le programme praxémique autorisant le double processus de déboîtement-emboîtement. En disant "localiser = déboîter-emboîter", nous pointons une double opération qui consiste :

- 1) à dégager, à partir d'un déjà-là discursif, des traits praxémiques qui vont devenir une matrice pour l'objet-sens à construire.
- 2) à instancier l'objet-sens puissantiel à partir de cette matrice.

2.2. Déictiques et actualisation

Le rapport du sujet au monde extérieur correspond à une réciprocité par rapport à son "ailleurs" dans l'espace. L'objectivation, dans le langage, d'un tel rapport semble émerger sous la forme de la déicticité. En évoquant les déictiques, nous n'envisagerons que de brefs rappels liés à notre préoccupation majeure ; tant ils ont fait l'objet d'études poussées.

Les déictiques sont considérés comme des outils linguistiques (et là, le mot "outil" est bien approprié si l'on considère qu'il est un prolongement de la main de l'homme) servant à désigner l' "être là", l'au-delà du sujet. Un tel type de désignation correspond à la fois à une localisation et à une "actualisation". Selon Ch. Bally, initiateur du concept d'actualisation en linguistique, cela correspond à

"l'identification d'un concept à une représentation réelle du sujet parlant" (op. cit., p. 77)

Une telle représentation est le résultat d'un acte énonciatif individualisant le concept ;

"or individualiser un concept, c'est en même temps le localiser et le quantifier" (p. 78).

Quant à la localisation, elle permet de situer

"un concept de chose appliqué sur un objet réel ... dans une portion de l'espace réel, en tant qu'il occupe une position déterminée par rapport à celle du sujet parlant" (p. 78).

Cette insertion peut également se faire

"dans une portion de temps réel ... (c.à.d.) celui qui a pour point de départ le moment présent, simultané à l'énonciation de la pensée par le sujet parlant" (p. 79).

Partant de là Ch. Bally signale le parallèle entre les expressions désignant l'existence et les notions spatiales.

Ainsi nous avons, d'emblée, une double opération : celle du repérage spatio-temporel et celle de l'actualisation. Les manuels scolaires de langues regorgent d'énoncés du type :

(1) "Ceci est un stylo".

"Ceci" est vu comme l'image de "stylo". On dit également que "ceci" permet d'"introduire" le concept : il en désigne l'existence tout en l'introduisant en discours. En somme nous obtenons les moments logiques suivants :

- 1 . (X) existe dans le réel
- 2 . JE introduit (X) discursivement
- 3 . (X) a dorénavant une existence discursive : il est actualisé.

Une fois l'actualisation obtenue, c'est le rapport de JE à l'objet-sens actualisé qui est induit. Avec "Ceci", on parle de proximité par rapport à "ICI" et "MAINTENANT" du SUJET. En d'autres termes, (X) est localisé par rapport à JE. On le voit, seuls les êtres de langue actualisés, voire discursivement instanciés, peuvent être localisés. Que dire de :

(2) "Ce stylo est un outil pratique" ?

Le démonstratif "Ce" joue-t-il le même rôle de localisation que "Ceci" ? On dira alors que "stylo" ayant déjà une existence

discursive (Ce = ceci+le) ; ce n'est pas tant son actualisation qui importe que la relation spatiale qu'exprime le sujet producteur d'un tel énoncé. Il y a donc localisation par rapport à l'ici et maintenant de l'énonciateur, mais également par rapport au paradigme "un outil pratique". Toutefois, la stérilité d'un tel type de glose se manifeste dès lors que nous affinons nos observations. En effet :

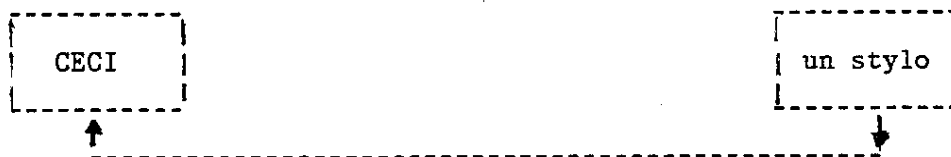
- est-ce le fruit du hasard que nous ayons, dans ce type d'énoncés, des constructions avec être ?

- ne serions-nous pas amené à dire que pour l'essentiel, ces énoncés sont constitutifs des "phrases nominales" (Benvéniste) ?

Ainsi, si nous ramenons l'opération induite par être à un signe d'équivalence (=), nous obtenons :

(1'). (Ceci) = (un stylo).

En d'autres termes, (Ceci) apparaît comme un ensemble vide en attente d'instanciation. C'est en somme un programme de sens vide, capable d'accueillir tout programme sémique dont il est l'équivalent discursif ; c'est en cela qu'il peut être aussi bien cataphorique qu'anaphorique.



(2'). (Ce stylo) (un outil pratique).

Ici, nous obtenons une équivalence entre deux termes instanciés mais aux statuts discursifs différents :



Dans les deux cas (1' et 2'), nous avons une opération d'équivalence, ou, pour reprendre la terminologie de Culioli, d'identification. Dans un cas nous repérons un ensemble non instancié par rapport à une classe. Dans l'autre cas, nous produisons un "repérage bi-polaire" (A. Elimam, 1984) où les deux termes se repèrent-instancient mutuellement. "Stylo" est identifié par rapport à "outil pratique", pendant que ce dernier est identifié, également par rapport à "stylo".

Nous aurons recours, à ce stade, à un dépassement conceptuel. En effet parler de repérage ainsi, ne fournit qu'une allusion à une opération langagière. Cela n'explicite pas la nature, voire la substance, de ce mécanisme. C'est en posant le problème en termes d'actualisation praxémique, qu'il nous est possible de comprendre le concept de repérage en termes de "réglage praxémique", c.à.d. en termes de transfert et de fusion de sèmes pour produire une synthèse (c.f. les concepts de idem-aliud-ipsum, R. Lafont, op. cit.). Dans le premier cas nous avons une "recharge sémique" (H. Adamczewski et C. Delmas, 1982), dans le deuxième cas nous avons une inhérence de traits partagés. "Stylo" contient, dans son programme les traits "outil pratique" pendant que le programme "outil pratique" contient les traits "stylo" (c'est ce qu'illustre notre double flèche). Ces premiers éléments d'analyse nous ont permis de déceler, à partir des concepts de repérage et de réglage praxémique, la nature profonde du mécanisme de localisation. Nous tenterons, dans ce qui suivra, de retrouver cette opération ailleurs, sous d'autres formes, avec d'autres effets de sens.

2.3. Il y a

Considérons à présent :

(3) "Il y a un stylo sur la table".

Nous semblons quitter les énoncés en être pour accéder à ceux en avoir. Mis à part "il y a", nous constatons :

- l'apparition de "Sur",
- une détermination forte pour "table" et
- une détermination moindre pour "stylo".

"table" est donc un déjà-là discursif. Par contre "stylo" apparaît sous la forme d'une "entame énonciative" (Delmas, 1985).

On dira alors que ceci provient de l'effet induit par l'introducteur "il y a". Cela dit,

- est-ce que "il y a" a pour rôle d'attester une existence dans le réel, ou bien marque-t-il seulement une existence discursive ?

- Par ailleurs, n'avons-nous pas, ici, une double opération de localisation : l'une marqué par "il y a", l'autre par "Sur" ?

"Il y a" est une locution figée (elle n'est ni "conjugable", ni quantifiable) qui a amalgamé trois opérateurs : il y et a.

Il, dit impersonnel à juste titre, est un peu l'équivalent de "ceci" à la différence près qu'il représente la Situation d'énonciation. Il offre un cadre énonciatif pour la validation de la relation prédicative qu'il est di "introduire". En somme cela revient à dire : "la situation de mon énonciation aura pour cadre unique de validation (c.à.d., sera limitée à), la relation (a) R (b) . Un tel mécanisme est fort éclairant en ce sens qu'il explicite une opération langagière essentielle. Pour parler de (X), il me faut d'abord lui donner une existence discursive. Je peux même mentir, fantasmer, délirer ... La seule validité (linguistique) est dans le dire. En termes de programmes sémiques, SIT (ou la Situation d'énonciation) sera considérée comme un ensemble vide, certes, mais délimité. Sa limite sera, justement, exprimée par le contenu programmatique de la relation "introduite" ou localisée.



On le voit, la notion d'"introduceur" peut être pédagogiquement rentable, à condition de préciser qu'il s'agit d'introduire une représentation dans le discours.

C'est ce que révèlent les tournures qui commencent les contes, par exemple :

(4) "il était et il n'était pas", en majorquais et en arabe maghrébin

(5) "il s'était que il était", en espagnol (notons le réflexif avec "être")

Une telle approche nous semble permettre d'éclairer les usages, à l'oral, d'il y a :

(6) "Il y a mon frère qui arrive ce soir"

Ce que cet énoncé révèle, c'est le statut linguistique que lui imprime l'existence de la tournure "il y a". En effet, un tel énoncé apporte un plus par rapport à : "Mon frère arrive ce soir". Avec "il y a", le cadre de validation de la relation se limite à l'arrivée du frère. D'où les effets de sens du type : "Je ne peux prendre d'autres engagements". "Il y a" permet par conséquent de créer un cadre bien délimité qui à son tour servira de repère pour valider la relation prédicative. Cette création de cadre ou localisation peut même se faire en relais. C'est ce que révèlent des énoncés (empruntés à Culioli) tels que :

(7) "Jean, sa mobylette, y a les freins qui déconnent"

"Jean" est le repère principal (ou cadre de validation) autorisant l'introduction discursive et la validation de "mobylette". "Mobylette", à son tour sert de repère au reste de l'énoncé. Quand à "y a", il délimite le reste de l'énoncé dans le cadre de validation introduit par les deux premiers repères.

Le même type de raisonnement s'applique à :

- (8) "Jean, le violon, il en joue drôlement bien"
- (9) "Le lapin, moi, je le rôti toujours"

Notons que le statut de la localisation est d'autant plus particulier qu'il n'est pas possible de négativer une relation introduite par il y a - et cela nous invite à méditer sur les aspects mécaniques des transformations de la grammaire générative -. En effet il n'est pas possible de créer un cadre de validation sémantico-discursive pour le nier ! Sans ce cadre l'intercompréhension se trouve compromise.

D'ores et déjà, nous pouvons préciser que l'opération de localisation, de par son statut spécifique, recouvre la perception de l'espace physique, d'une part ; et la création d'un cadre discursif (voire méta-discursif) permettant la validation sémantico-discursive de la prédication (c.à.d. la synthèse GN+GV), de l'autre (7).

2.4. Prépositions locatives

Si la saisie de l'espace peut se faire en "pointage" ou en conquête d'un point (vers x, jusqu'à x, après x, avant x, devant x, au-dessus de x, etc ...), elle n'est que spectacularisation topothétique. Dire :

- (10) "Le verre est SUR la table"
- (11) "Le verre est SOUS la table"
- (12) "Le verre est PRES DE la table"
- (13) "Le verre est DEVANT la table"
- (14) "Le verre est DERRIERE la table"

- (15) "Le verre est AU DESSUS DE la table"
 (16) "Le verre est AU DESSOUS DE la table"
 etc ...

revient à partager (avec l'interlocuteur) une même représentation d'un espace dont la pertinence se limite à ses vertus topographiques.

(Y) peut être TOPOTHETIQUE (1 point dans l'espace, espace \pm ouvert) et

(X) repéré dans un rapport à "ici, là, là-bas, ailleurs, loin, près, etc".

(X) est donc localisé par rapport à un ailleurs qui n'est qu'un point dans une continuité à la fois spatiale et énonciative. Il y a forcément une continuité, autrement on aurait à ré-évaluer, sans cesse, les "points-origine". Le découpage de l'espace ne peut que référer à l'expérience sociale (praxis), matrice élaborée par le signe de l'indication (c.f. Tran Duc Thao). La grammaire traditionnelle ne s'y est pas trompée, les appelant tout simplement "adverbes de lieu". Notons à ce propos que les adverbes de lieu font partie de ce que Martinet appelle l'extension de la phrase noyau. Les modèles générativistes, pour leur part, distinguent et isolent ces syntagmes du lien SN-SV et les rattachent au noeud supérieur de la phrase.

Contrairement à l'opération de localisation, la nécessité de telles formes de représentation de l'espace n'est pas cruciale au point de nuire à la reconstruction du sens par l'interlocuteur. En cela les deux opérations (c.à.d. LOCALISATION et REPERAGE SPATIAL), bien que procédant d'une même genèse, se séparent pour se spécialiser. Tel n'est pas le cas des prépositions. Cependant, sous une même forme, il est courant de retrouver une valeur "adverbiale de lieu" et une valeur prépositionnelle.

Examinons, à titre d'exemples, les cas de :

DANS

- (17) Etre dans la maison, dans une maison
- (18) Etre dans tous ses états
- (19) Dans un cas ou dans un autre, ...
- (20) Etre dans de beaux draps

A vs. DANS

- (21) Etre à la maison, à *une maison
- (22) Etre à l'université vs. Etre dans l'université
- (23) Etre à la tâche vs. Etre dans une situation délicate
- (24) Voir quelqu'un au train / dans le train de 10 h.
- (25) Aller au cinéma vs. aller dans le cinéma

SUR

- (26) Etre sur un tabouret
- (27) Etre sur une affaire
- (28) Etre sur ses gardes

A COTE DE / DE COTE

- (29) à côté de la maison,
- (30) à côté de cela,
- (31) cela mis de côté

D'ICI / DE LA

- (32) D'ici à la maison,
- (33) De là à la maison
- (34) De là à dire que ...
- (35) D'ici là,
- (36) D'ici à jeudi

POUR vs. PAR

(37) Pour exemple / par exemple

DE :

(38) Le livre de Paul

(39) Venir de loin (dans ses deux acceptions)

En arabe maghrébin :

'AND

(40) 'andi haouch j-did

(dans-moi-une maison-nouvelle = J'ai une nouvelle maison)

En anglais :

IN/ON/AT

(41) To be in hospital vs. to be in a hospital

(42) Is there life on / in other planets ?

(43) To be in a hurry vs. To be in trouble vs. To be in a room

(44) Go to school vs. Go at school

(45) To be at home vs. to be in a home

(46) Meet someone at the station, at the butcher's

(47) To be on stage vs. to be on a stage

2.5. Bilan provisoire

Ce que ces derniers exemples exhibent, c'est la nature métaphorique des morphèmes. En somme, ils semblent permettre un repérage spatial, à certains moments, et un repérage métadiscursif, à d'autres. En d'autres termes ils permettent un repérage spatial lorsqu'ils contiennent du sens, lorsqu'ils sont para-praxèmes ; et lorsqu'ils perdent leurs traits sémantiques

(topographiques), lorsqu'ils s'allègent du sens, ils deviennent métaopérateurs signalant une articulation métapraxémique. Dans ce cas, leur seule trame est le temps opératif. Ainsi, cette matrice topothétique (fruit de l'expérience du sujet au monde - c.à.d. la phase spéculaire de l'identification (c.f. Lacan (8)), une fois passée en langue, n'est plus qu'arthrologie, articulation à l'intérieur de la logosphère d'un rapport à l'ailleurs, au non-moi-ci-maintenant. Une analyse détaillée des derniers exemples nous entrainerait bien trop loin. Nous nous serons contenté de soulever quelques interrogations ; mieux encore nous aurons réussi - du moins nous l'espérons - à indiquer un des champs d'action du concept de localisation. C'est à vouloir contenir les morphèmes dans quelques effets de sens - ceux du repérage spatial, en l'occurrence - qu'on s'empêche d'appréhender la systémique de la langue (9). Les aspects "métaphoriques" de l'utilisation de ces mêmes morphèmes se doivent de se plier à un micro-système de la langue. Faute de quoi la démarche explicative et surtout théorique du linguiste risque de se cantonner à un commentaire idéologique de la langue : la langue hypostasiée et essentialisée.

3 . TOPOTHESE SECONDE

La localisation se révèle donc une opération complexe qui, selon le niveau (c.f. critères) visé et tout en maintenant son arthrologie primitive, tend à un allègement praxémique au profit d'une élaboration métalinguistique. Le niveau métalinguistique est essentiellement un maillage ayant pour toile le temps opératif. Bien que nous l'empruntions à Guillaume, nous reformulons le temps opératif en "espace sémio-actif" (c.f. A. Elimam 1981) où la chaîne des signifiants s'articule exclusivement au sujet de l'énonciation. En saisie, le temps opératif est un espace de réalisation du sujet en sujet de l'énonciation. Une telle actualisation passe par une élaboration programmatique du sens. Or la production du sens n'intervient pas dans un vide absolu : elle repose toujours sur la relation inter-subjective ainsi que sur le statut socio-culturel de l'être social, d'une part ; et sur

l'acquis discursif (signalé par les anaphores, les nominalisations, les relatives, etc ...) de l'autre. Si "Parler c'est chasser de l'indétermination" (Culioli), l'indétermination n'est chassée que par la détermination. On retrouve là des présupposés cognitifs qui permettent d'éclairer, non pas la genèse énonciative, mais le statut des éléments constitutifs des énoncés.

3.1. AVOIR et la POSSESSION

Une des formes sous laquelle l'opération de localisation se cristallise (notamment en français) est le dit-verbe AVOIR. Notre réserve sur le statut catégoriel d'AVOIR s'éclairera dans un moment.

Si nous considérons que la relation (X) AVOIR (Y) implique la relation (Y) ETRE A (X), il apparaît nettement que (X) est un LIEU DE VALIDATION. De ce fait la validation discursive de (Y) s'opère à l'aide d'une opération de localisation dans la mesure où cela n'est possible que parce que (Y) est à la fois repéré et instancié par rapport à (X). Nous noterons après bien d'autres linguistes (Benvéniste, Culioli, Adamczewski, Lafont, etc ...) que (Y) ETRE A (X) est la forme inversée de (X) AVOIR (Y)

Aurait-ton plusieurs "AVOIR" : l'un verbe, l'autre auxiliaire des "temps composés" ?

Nous dirons pour notre part que non seulement il s'agit du même morphème (et non pas d'un "homonyme"), mais que c'est la même opération linguistique qui y est signalée. Considérons les exemples suivants :

- (48) Pierre a une nouvelle maison
- (49) Pierre a acheté une nouvelle maison
- (50) Pierre a son frère qui arrive ce soir
- (51) Pierre a un maçon pour l'aider
- (52) Pierre a eu de la chance

Dans tous les cas de figure, l'opération manifestée par AVOIR se ramène à la localisation de tout ce qui est à sa droite dans ce qui se trouve à sa gauche. Si nous préférons utiliser les repères spatiaux de la chaîne linéaire, c'est pour éviter de recourir à des catégories telles que SUJET ou COMPLEMENT qui ne nous semblent pas très pertinentes. Or ce qui est à noter, dans de telles "relations asymétriques" (H. Adamczewski, op. cit.) c'est que les paradigmes localisés peuvent avoir des statuts discursifs fort variés. Une telle variété n'est possible que parce que nous avons affaire à autre chose qu'un simple "VERBE". Pour nous, AVOIR est la manifestation "physique" de l'opération de localisation. Nous dirions même qu'il en est le représentant le plus fidèle. Nous faisons nôtre, d'ailleurs, l'analyse de H. Adamczewski pour qui AVOIR signale une opération d'asymétrie qui, tout en localisant ce qui se trouve à sa droite, met en exergue le "sujet locatif". Nous ajouterons, pour notre part, que la mise en "vedette" du sujet locatif - ce qui revient pratiquement à le "topicaliser" - correspond précisément à cette double opération de déboîtement-empoîtement, mentionnée plus haut. En effet lorsque l'on dit "Pierre a une nouvelle maison", nous signalons :

- a) que Pierre est connu de l'interlocuteur
- b) que le paradigme "une nouvelle maison" est localisé par rapport au repère principal (Pierre)
- c) que cette localisation permet un retour sur "Pierre", en tant que programme de sens, pour lui attribuer des traits non prévisibles initialement. En d'autres termes, Pierre est connu de l'interlocuteur comme un individu déterminé par un ensemble de traits n'incluant (encore) pas "une nouvelle maison". La localisation permet donc d'inscrire un trait nouveau dans le programme initial. C'est ce "plus", cet empoîtement praxémique, qui produit l'effet de sens de possession.

Ce type d'analyse pourrait s'élargir à l'ensemble des cas de figure où AVOIR intervient et nous permettrait de voir que si les effets de sens ne sont pas identiques, l'opération de localisation, elle, reste une constante.

Dans le cas du "présent de parfait" pour reprendre la terminologie - fort heureuse - de Benvéniste, le seul rapport au temps se limite à la forme "présent" de AVOIR. Quant à l'effet de sens de "passé", il est induit par la forme participiale du verbe (10). Le prédicat participial, dans son entier, est localisé par rapport au "sujet locatif". "J'ai tapé trois lettres" revient à "j'ai trois lettres de tapées".

Le fait qu'en présence d'un réfléchi, c'est ETRE qu'on utilise plutôt qu'AVOIR n'est pas pour nous surprendre. Examinons les exemples suivants (empruntés à A. Culioli) :

(53) La situation s'est détériorée

(54) La situation a empiré

Une analyse détaillée risquant de nous occuper un bon moment, nous nous contenterons de signaler que le rôle de SE (du réflexif) consiste à retourner, à l'avantage du paradigme "la situation", la relation qui, avec ETRE seulement, est équilibrée (ou homéostatique, pour reprendre un concept utilisé par Adamczewski). (SE + ETRE) semble donc équivalent à AVOIR. Si SE renverse l'orientation (en réalité il fait bien plus que cela puisque c'est la connexion sémique Sujet-Prédicat, dans son ensemble qui est localisée dans le sujet), c'est pour la localiser dans le sujet. On voit mal, dans ces conditions le cumul de deux opérations de même nature !

C'est également cette même valeur centrale d'AVOIR qui nous permet d'expliquer l'impossibilité de sa combinaison avec le "participe présent". Ici, c'est la valeur de ANT (morphème de nominalisation ayant comme singularité le retournement de l'orientation de la connexion sémique au profit du prédicat participial) qui s'oppose à une telle combinaison.

C'est également cette même valeur centrale d'AVOIR qui nous permet d'expliquer l'impossibilité de sa combinaison avec le "participe présent". Ici, c'est la valeur de ANT (morphème de nominalisation ayant comme singularité le retournement de

l'orientation de la connexion sémique au profit du prédicat participial) qui s'oppose à une telle combinaison.

Quant aux autres formes d'expression de la dite-posssession, elles sont toutes animées par le même type d'opération, à savoir la localisation. Les effets de sens "possessifs", semblent en effet se plier à un mécanisme métalinguistique relevant essentiellement de l'opération de localisation. Cela dit, si l'essentiel opératoire répond aux besoins interactifs de :

- a) solliciter un repère (principal) commun aux interlocuteurs
- b) établir une relation de repérage-instanciation
- c) re-praxémiser le repère principal
- d) marquer, voire indexer l'occurrence (cognitive ?) repère-repéré

Les moyens utilisés pour signifier la possession sont divers. Cette diversité se justifie par tous les "plus" opératoires nécessités par la communication (Delmas, 1985, Adamszczewski, 1983).

De ce que nous venons de survoler, il nous semble utile de retenir :

- a) que la localisation relève d'un mécanisme métalinguistique fondé sur l'intercompréhension
- b) que le repérage, simple ou en relais, permet non seulement de faire partager un même cadre de référence, mais également d'en faire une source sémique pour valider (discursivement) la cible du repérage
- c) que l'orientation repère-repéré ou repéré-repère répond à des besoins de cohésion textuelle (tout dépend de quoi on parle, de ce que l'on veut mettre en avant)
- d) enfin que les éléments connectés (via la relation locative) ont des statuts différents selon que la connexion est lâche ou ferme.

Dans le discours suivi, ces critères de cohésion vont intervenir de manière diverses et sous des formes variées.

3.2. Lexique et LOC. :

Jusque là nous avons passé en revue quelques marqueurs "spécialisés" de l'opération de localisation. Mais la langue se dote d'autres ressources pour activer ce mécanisme. C'est ainsi qu'il nous semble reconnaître l'opération de localisation à l'intérieur même de certains lexèmes. Nous avons en somme une entité linguistique double : elle est programme de sens en même temps que support d'une opération métalinguistique. C'est le cas de certains verbes (dits locatifs à juste titre). Que l'on songe au comportement de verbes tels que "appartenir", "posséder", "plaire", "aimer", "faire", "voir", etc . Ces verbes sont souvent signalés en tant que "verbes auxiliaires", ou "méta-verbes" (Culioli), voire "verbes moyens". Leur comportement syntaxique singulier, en tout cas, a fait l'objet de maintes observations. Pour nous il s'agit essentiellement de verbes dont la particularité est justement d'être des supports d'opération métalinguistiques, en l'occurrence de l'opération de localisation. Remarquons que si :

(55) Le livre appartient à Pierre

ne pose aucun problème "d'acceptabilité", par contre :

(56) (?) un livre appartient à Pierre

ne se laisse pas admettre sans quelques réticences. C'est essentiellement le choix du déterminant qui est en cause. Le mécanisme impliqué est tel que "livre" est topicalisé. Repéré lui-même par rapport à "Pierre" (qui en est le repère principal), il est en position de repère principal. L'opération de localisation inscrite dans "appartient + à" attribuée au point-origine un statut particulier. En effet il a un statut de "posé", là où "livre" a un

statut de "présupposé". Sa sollicitation, en discours, n'a qu'une vertu : celle d'introduire (d'où l'effet cataphorique) le repère-origine. C'est dans le travail de traduction que ces phénomènes sont les plus apparents. On constate très vite que les équivalences lexicales sont fort trompeuses. Là où le français se contente d'un verbe, l'anglais ou l'italien ou l'espagnol va recourir à un verbe plus une préposition. Et vice versa. Que l'on songe aux différentes formes offertes, selon les langues, pour traduire le verbe "plaire" (pour être plus rigoureux, nous devrions dire qu'en français il s'agit du verbe "plaire + à"). D'ailleurs le recours à la préposition (que ce métaterme est détestable !) à (et non pas de) est fort éclairant en soi.

La place nous fait défaut pour soulever quelques interrogations sur le lien entre l'opération de localisation-inscrite-dans-le-lexique de certains verbes, d'une part ; et leur comportement syntaxique de l'autre. Nous le ferons à l'occasion d'une prochaine publication.

4 . CONCLUSIONS PROVISOIRES

Arrivé au terme de ce parcours, nous aimerions tirer quelques enseignements des réflexions qui ont jalonné les pages précédentes.

Après avoir essayé de distinguer les notions de REPERAGE SPATIAL, d'une part ; et LOCALISATION, de l'autre, nous avons voulu indiquer à la fois ce qui les rapproche et ce qui les distingue. Si la LOCALISATION est une opération abstraite de nature essentiellement métapraxémique, elle doit néanmoins sa genèse au rapport du sujet à l'espace physique. Cependant, en s'allégeant de sa substance topothétique "originelle", elle conserve une articulation où le rapport à l'espace devient tour à tour, un rapport à :

- l'espace-sens
- l'espace-temps
- l'espace-discours

- l'espace-méta-discours

C'est ce que nous avons voulu illustrer, plus sous forme d'interrogations que d'assertions. Cependant nous retiendrons, plus particulièrement, les ouvertures méthodologiques et conceptuelles suivantes :

a) Localiser (X) par rapport à (Y) revient à attribuer à (X) des sèmes (pour son actualisation praxémique) dont la validité (c.à.d. la cohérence discursive ou "locale", comme disent les informaticiens) n'est admise qu'à l'intérieur du cadre circonscrit par le champ sémantico-discursif offert par (Y).

b) C'est parce que l'opération de localisation intervient sur du préconstruit, voire du présupposé, qu'elle permet et sollicite, des opérations dérivées de type topicalisation, thématisation etc ...

c) Les outils parapraxémiques utilisés pour rendre cette opération, ainsi que nous l'avons noté à plusieurs reprises, tendent à s'alléger, à se décharger progressivement de la conquête d'espace pour ne retenir que leur arthrologie, dorénavant opérative (et non plus référentielle).

d) Les champs d'application de l'opération de localisation sont très nombreux et les domaines visés rassemblent toutes sortes de catégories (grammaticales)

e) Une telle approche du concept de localisation, soulève un problème bien plus vaste : celui des "archi-opérateurs" (A. Elimam, 1987) qui se particularisent, et cela semble être le lot de toutes les langues, par leur transcatégorialité.

NOTES

1. Voir bibliographie plus bas.
2. Il est vrai que le nom de Culioli revient fréquemment sous la plume de nombreux linguistes sans que ses propres travaux soient d'un accès facile. Le travail que nous citons ici, est la transcription de son séminaire de D.E.A. de 1976. Ce document n'est disponible qu'à l'Université de Paris VII.
3. Pour une étude détaillée de ce mécanisme, nous renvoyons le lecteur au chapitre IV de Le travail et la langue de R. Lafont (c.f. bibliographie, infra).
4. Nous faisons référence, plus particulièrement, à l'article de E. Benvéniste : "L'appareil formel de l'énonciation" publié en 1970 dans Langages n° 17 et reproduit dans P.L.G. 2. (c.f. bibliographie, infra).
5. Il nous semble que c'est même là l'apport essentiel de G. Guillaume à la linguistique générale. Ce mécanisme est omni-présent dans toute son oeuvre.
6. Nous faisons référence aux concepts utilisés par Ch. Bally pour éviter tout télescopage que risqueraient d'induire les acceptions de ces concepts par d'autres courants de pensée (Thème - Rhème chez les héritiers de l'école de Prague, mais également chez des linguistes comme C. Hagège, Halliday, Zemb, etc ... Topic - Comment chez les anglosaxons).
7. Nous retenons le concept de prédication dans son acception Adamczewskienne. Pour H. Adamczewski, la relation entre un sujet et un prédicat répond à une opération prédictive et énonciative telle que la jointure des deux éléments produit, à son tour, une synthèse - elle-même matérialisée en surface sous forme d'une trace d'opération -. En ce sens, notamment, il y a un dépassement par rapport à l'écriture Chomskienne (SN-SV) puisque cette dernière forme ne rend ni la jointure nécessaire ni son statut.
8. c.f. bibliographie.
9. Tel est le cas de certains travaux, très fouillés par ailleurs, dont un des plus représentatifs, à nos yeux, est l'ouvrage de D.G. Bennet (c.f. bibliographie, infra).
10. Pour la valeur du "participe passé", nous nous en tenons à l'explication que nous proposons dans notre thèse de troisième cycle ainsi que dans notre article "Le dynamisme du passif" (c.f. bibliographie, infra).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAMCZEWSKI 1978 BE+ING dans la grammaire de l'anglais contemporain
Thèse d'Etat publiée par l'Université de Lille III
- ADAMCZEWSKI H.
et DELMAS C. 1982 Grammaire linguistique de l'anglais
Armand Colin.
- BALLY Ch. 1966 Linguistique générale et linguistique française
Editions Francke Berne
- BENNET D.G. 1968 English Propositions : a stratificational semantics
Londres, Longman.
- BENVENISTE E. 1966 Problèmes de linguistique générale, I.
Galimard
- 1974 Problèmes de linguistique générale, II.
Gallimard
- CULIOLI A. 1976 Transcription du séminaire de D.E.A. (1975-76)
D.R.L. Université de Paris VII.
- DELMAS C. 1985 Structuration abstraite et chaîne linéaire en anglais contemporain
Thèse d'Etat, Université Paris III
- ELIMAM A. 1981 Le statut du sujet en linguistique
Thèse de troisième cycle, Université Paris III
- 1984 "Le dynamisme du Passif"
in Cahiers de praxématique n 2, pp. 15-39
- 1987 "Approche contrastive de l'interlingue : Etude de la particule KA en créole et en arabe marocain"
A paraître.
- GUILLAUME G. 1973 Langage et science du langage
Nizet, Paris - Presses de l'Université de Laval Québec.
- HJELMSLEV L. 1968 Prolégomènes à une théorie du langage
Les Editions de Minuit.
- LACAN J. 1966 "Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je"
In Ecrits I, pp. 80-109, Edition du Seuil.
- LAFONT R. 1978 Le travail et la langue
Flammarion.
- TRAN DUC THAO 1973 Recherches sur l'origine du langage et de la conscience
Editions sociales.